

LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE D'ÉTUDES ORIENTALES
<http://www.orientalists.be>



En 1921, à l'initiative de l'indianiste Louis DE LA VALLEE POUSSIN (1869-1938) et avec le soutien décisif de Mgr Paulin LADEUZE (1870-1940), recteur de l'Université de Louvain, les orientalistes de Belgique ont créé la « Société Belge d'Études Orientales », qui a eu comme premier président Louis de la Vallée Poussin lui-même et comme premier vice-président l'égyptologue Jean CAPART (1877-1947). Il s'agissait de donner aux orientalistes belges le moyen de promouvoir leurs sciences mais aussi de se rencontrer et d'échanger les fruits de leurs recherches. À la présidence se sont ensuite succédé le bollandiste et spécialiste de l'Orient chrétien Paul PEETERS s.j. (1870-1950), l'historien et égyptologue Jacques PIRENNE (1891-1972), l'islamologue Armand ABEL (1903-1973), l'égyptologue Aristide THÉODORIDÈS (1911-1994) et, depuis 1995, l'égyptologue Christian CANNUYER, assisté de deux vice-présidents, l'islamologue Daniel DE SMET et le hittitologue René LEBRUN. En 1962, Armand Abel commença à organiser les « Journées » annuelles qui réunissent les membres autour d'un thème intéressant toutes les disciplines de l'orientalisme. Les *Acta Orientalia Belgica* annuels en publient les communications. La S.R.B.É.O. accueille en son sein tous les chercheurs spécialistes des diverses disciplines de l'orientalisme : égyptologie, assyriologie, études bibliques, islamologie, indologie, études extrême-orientales, slavistique, etc. Elle est aussi ouverte aux simples amateurs passionnés par les choses de l'Orient ancien et moderne. Son activité est donc à la fois savante, pluridisciplinaire et tournée vers le grand public cultivé. La S.R.B.É.O. s'est vue octroyer le titre de "Société Royale" le 3 octobre 2016.

Cotisation annuelle :

Membres effectifs 30 euros (23 euros pour les étudiants) valant souscription aux *Acta Orientalia Belgica* de l'année suivante.
Membres sympathisants : 13 euros (10 euros pour les étudiants).

Adresse de contact :

Avenue de la Fauconnerie, 36
B - 1170 BRUXELLES (Belgique)
C.C.P. 000-1325483-75
IBAN BE05 0001 3254 8375
BIC BPOTBEB1

Prix de vente : 52 euros

ACTA ORIENTALIA BELGICA XXXIII (2020)

ACTA ORIENTALIA BELGICA

UITGEGEVEN DOOR HET KONINKLIJK BELGISCH GENOOTSCHAP VOOR OOSTERSE STUDIËN
PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE D'ÉTUDES ORIENTALES
En collaboration avec le
Groupe de Recherche sur les Traditions Religieuses du Proche-Orient – Faculté de Théologie de Lille

XXXIII

ARCHIVER, CONSERVER
ET COLLECTIONNER EN ORIENT

Alexandre TOUROVETS (1953-2019)
in memoriam



sous la direction de
Christian CANNUYER et Marianne MICHEL

BRUXELLES
2020

avec le soutien de





Koninklijk Belgisch Genootschap
voor Oosterse Studiën

—
Société Royale Belge
d'Études Orientales

Le blason de la Société Royale Belge d'Études Orientales est « De sable au lion d'or couronné de même, armé et lampassé de gueules, regardant un soleil levant d'or ».

Le lion d'or (jaune) sur fond de *sable* (noir) est le Leo Belgicus, qui figure sur les armoiries de la Belgique. Il est couronné pour signifier le titre « royal » accordé à notre Société. Il regarde un soleil d'or se levant à dextre (*sol oriens*), symbolisant l'Orient. Rappelons que la gauche de l'écu est appelée « dextre » et renvoie donc à la droite et à l'est, car le langage héraldique se caractérise par une inversion de latéralité : la dextre de l'écu correspond à la gauche de la personne qui le regarde, et vice versa.

En couverture : La bibliothèque découverte dans le temple de Nabu à Dur-Šarrukin (Irak). D'après G. LOUD & C. B. ALTMAN, *Khorsabad Part II. The Citadel and the Town* (OIP, 40), Chicago, 1938, pl. 19c.

ACTA ORIENTALIA BELGICA

Volumes disponibles

ACTA ORIENTALIA BELGICA V — Charles FONTINOY in honorem. — *Humour, travail et science en Orient*, 1988, 364 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA VI — Julien RIES in honorem. — *Humana Condicio / La Condition Humaine*, 1991, vi + 402 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA VII — Aristide THÉODORIDÈS in honorem. — *Philosophie - Philosophy, Tolérance - Tolerance*, 1992, vi + 368 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA VIII — Aristide THÉODORIDÈS in memoriam. — *Humanisme, Science & Religion*, 1993 [1994], x + 323 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA IX — Armand ABEL in memoriam. — *Guerre & Paix / War & Peace*, 1994 [1995], x + 219 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA X — Dom Louis LELOIR in memoriam. — *La Fête dans les civilisations orientales / Feasts in the Oriental Civilisations*, 1998-1996, x + 234 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XIII — Antoon SCHOORS in honorem. — *Vieillesse, Sagesse et Tradition dans les Civilisations Orientales*, 2000, xviii + 198 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XIV — Henri LIMET in honorem. — *L'animal dans les civilisations orientales*, 2001, xxviii + 256 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XV — Christiane DESROCHES NOBLECOURT in honorem. — *La femme dans les civilisations orientales*, 2001, xxxii + 332 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XVI — Jacques DUCHESNE-GUILLEMIN in honorem. — *L'autre, l'étranger - Sports, loisirs et détente*, 2002, xx + 252 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XVII — Jacques THIRY in honorem. — *Les lieux de culte en Orient*, 2003, xxviii + 256 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XVIII — Michel MALAISE in honorem. — *La langue dans tous ses états*, 2005, xxviii + 356 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XIX — Madame A. THÉODORIDÈS in memoriam. — *Les scribes et la transmission du savoir*, 2006, x + 178 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XX — Jacques RYCKMANS in memoriam. — *Incroyances et dissidences religieuses*, 2007, xii + 178 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XXIII — *Varia Aegyptiaca et Orientalia Luc Limme in honorem*, 2010, xiv + 230 pp.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XXIV — Jean-Marie KRUCHTEN in memoriam. — *Décrire, nommer ou rêver les lieux en Orient. Géographie et toponymie entre réalité et fiction*, 2011, xxii + 200 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XXV — Claude VANDERSLEYEN in honorem, *Regards sur l'orientalisme belge, suivis d'études égyptologiques et orientales*, 2012, xl + 380 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XXVI — Hans HAUBEN in honorem, *L'île, regards orientaux. Varia orientalia, biblica et antiqua*, 2013, xxxviii + 222 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XXVII — *Mélanges d'orientalisme offerts à Janine et Jean Ch. Balty*, 2014, lv + 170 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XXVIII — Jacques VERMEYLEN in memoriam. — *Les naissances merveilleuses en Orient*, 2015, xxiv + 360 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XXIX — Rika GYSELEN in honorem. — *Entre Orient et Occident. Circulation des hommes, porosité des héritages*, 2016, xxx + 306 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XXX — Jean-Marie VERPOORTEN in honorem. — *Dieux, génies, anges et démons dans les cultures orientales & Flortlegium Indiae Orientalis*, 2017, xxx + 402 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XXXI — Wojciech SKALMOWSKI in memoriam. — *Les combats dans les mythes et les littératures de l'Orient & Miscellanea Orientalia Belgo-Polonica*, 2018, xl + 344 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XXXII — Pauline VOÛTE et Robert DONCEEL in honorem. — *La mer, les ports, les marins dans les civilisations orientales*, 2019, xxviii + 284 p.
ACTA ORIENTALIA BELGICA XXXIII — Alexandre TOUROVETS (1953-2019) in memoriam. — *Archiver, conserver et collectionner en Orient*, Bruxelles, 2020, xxii + 388 p.

Prix du volume : 37 € (sauf les vol. XV et XXXII : 40 €, XXIX : 43 €, XVIII, XXVIII et XXXI : 47 €, XXV et XXXIII : 52 €, et XXX : 55 €).

DISTRIBUTION ET COMMANDES — ORDERS
cannuyerchristian@gmail.com
Rue Haute, 21 B — 7800 Ath (Belgique)

TABLE DES MATIÈRES

Ce volume rassemble notamment les communications présentées aux 57^{es} Journées des Orientalistes Belges qui se sont tenues sur le thème *Archiver, conserver et collectionner en Orient d'hier et d'aujourd'hui*, les 22 et 23 mars 2019, au Musée universitaire de Louvain (Musée L), à Louvain-la-Neuve.

ALEXANDRE TOUROVETS (1953-2019). L'Orient comme horizon , notice bio-bibliographique par Jan TAVERNIER et Christian CANNUYER	p. vii
Alexandre TOUROVETS et Mohammad MASOUMIAN, <i>Rapport préliminaire de la mission archéologique à Tepe Zarduyan (Kurdistan iranien), du 10 mai au 15 juin 2017. Découverte d'une nécropole parthe</i>	p. xxiii
TABULA GRATULATORIA	p. xxvii
ARCHIVER, CONSERVER ET COLLECTIONNER EN ORIENT	p. 1
Jan TAVERNIER, <i>Collectionner dans l'antiquité ? Réflexions préliminaires sur le plus ancien musée du monde</i>	p. 3
Apolline Marie HUIN, <i>Les ME d'Inanna : un catalogue de pouvoirs</i>	p. 17
Jacques VANSCHOONWINKEL, <i>Le masque d'or dit d'Agamemnon, une énigme au Musée national d'Athènes</i>	p. 37
Arnaud DELHOVE, <i>Conserver (par) la langue : autour de l'égyptien de tradition des rois couchites</i>	p. 55
Jan M.F. VAN REETH, <i>Le message théologique du reliquaire syro-palestinien dans la collection de la chapelle Sancta Sanctorum au Latran</i>	p. 69
Samir ARBACHE, <i>Ṣṭāfānā al-Ramlī, moine et copiste professionnel du 9^e siècle</i>	p. 95
Manhal MAKHOUL, <i>La littérature syro-arabe : le karšūnī, passeur de témoin</i>	p. 103
Motia ZOUHAL, <i>Al-Iḥāṭa fī aḥbār ġarnāṭa, une œuvre andalouse lue au Caire</i>	p. 117

Alain SERVANTIE, <i>Casanova, Bonneval Pacha, Said Effendi et les sirènes d'Alexandrie</i>	p. 127
Bernard VAN RINSVELD, « <i>Souvenirs</i> », <i>diplomatie et politique. Les voyages du duc de Brabant, futur Léopold II, et l'Égypte au travers des archives du fonds Goffinet</i>	p. 151
Marie-Cécile BRUWIER, <i>Conservation du patrimoine et musées en Égypte du 19^e siècle à nos jours</i>	p. 243
Johannes DEN HEIJER, Elynn GORRIS et Perrine PILETTE, <i>Le fonds Ryckmans conservé aux archives de l'Université catholique de Louvain : historique, projets et enjeux</i>	p. 271
MISCELLANEA IRANICA ET ÆGYPTIACA	p. 285
Christian CANNUYER, <i>À propos de la réputation d'impiété de Cambyse chez les Égyptiens</i>	p. 287
Hamid MOEIN, Vaēθa Nask, <i>réformes religieuses chez les parsis justifiées par des références fictives à un passé oublié</i>	p. 317
Ali MOUSAVI, <i>Note sur un bas-relief provenant de Pasargades</i>	p. 329
Florence SOMER, <i>L'Ayādgar ī Jāmāspīg et les Ahkām ī Jāmāsp : une confusion des sources</i>	p. 335
Christine VAN RUYMBEKE, <i>D'un Alexandre à l'autre, l'aventure archéologique de l'Eskandar de Niṣāmī Ganjavī dans la caverne de Kay Khosrow</i>	p. 345
Zohreh ZARSHENAS, <i>Three Sogdian Words</i> (𐭪𐭣𐭮𐭫𐭥, kīm and ryz)	p. 355
Nicolas GAUTHIER, <i>La résille de perles des Enfants d'Horus</i>	p. 361
Marc MALEVEZ, <i>Le vocable « homme » dans La Mission de Paphnuce / Vie d'Onuphre : moine, ange ou simple humain (deuxième partie)</i>	p. 371

COLLECTIONNER DANS L'ANTIQUITÉ ? RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE PLUS ANCIEN MUSÉE DU MONDE

Jan TAVERNIER

Université catholique de Louvain

1. Introduction

L'homme collectionne depuis les origines mêmes de l'humanité. Les documents mésopotamiens témoignent des expéditions militaires menées par des rois en quête de ressources naturelles (métaux, pierres précieuses, espèces de bois, etc.) et d'objets exotiques pour leurs palais royaux. Cette contribution se concentrera sur les musées qui, en toute hypothèse, semblent attestés en Mésopotamie ancienne et sur un site spécifique qu'on appelle parfois « le plus ancien musée du monde ». Elle examinera la question de savoir si on peut vraiment parler des musées ou s'il s'agit plutôt de salles de trophées ou de collections privées ou royales.

C'est avec respect et amitié que je dédie cet article à la mémoire de mon cher collègue et ami Alexandre Tourovets, avec qui j'ai vécu beaucoup de précieux moments et qui était toujours prêt à épauler l'organisation d'activités scientifiques, comme des colloques, avec les collègues du groupe de recherche « Proche-Orient ancien » du Centre d'études orientales de notre université. Le domaine des études du Proche-Orient ancien a perdu une personnalité d'une grande envergure académique, mais aussi d'une extrême gentillesse, qui engendrait naturellement la sympathie.

2. Des musées en Mésopotamie ?

Plusieurs endroits en Mésopotamie ont été désignés comme « musées » par plusieurs assyriologues et historiens. Toutefois, il faut être prudent avec cette dénomination.

Premièrement, on ne peut pas coller de façon expéditive l'étiquette « musée » – au sens où nous l'entendons aujourd'hui –, sur des institutions anciennes. La définition d'un musée dans le Larousse est :

« Lieu, édifice où sont réunies, en vue de leur conservation et de leur présentation au public, des collections d'œuvres d'art, de biens culturels, scientifiques ou techniques »¹.

¹ Source : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/mus%C3%A9e/53378>.

Le site de l'Unesco nous offre une définition élaborée, dont la partie principale est :

« Institution permanente sans but lucratif, au service de la société et de son développement, ouverte au public, qui acquiert, conserve, étudie, expose et transmet le patrimoine matériel et immatériel de l'humanité et de son environnement à des fins d'études, d'éducation et de délectation »².

Enfin, le Conseil International des Musées (ICOM) utilise cette définition :

« Les musées sont des lieux de démocratisation inclusifs et polyphoniques, dédiés au dialogue critique sur les passés et les futurs. Reconnaisant et abordant les conflits et les défis du présent, ils sont les dépositaires d'artefacts et de spécimens pour la société. Ils sauvegardent des mémoires diverses pour les générations futures et garantissent l'égalité des droits et l'égalité d'accès au patrimoine pour tous les peuples. Les musées n'ont pas de but lucratif. Ils sont participatifs et transparents, et travaillent en collaboration active avec et pour diverses communautés afin de collecter, préserver, étudier, interpréter, exposer, et améliorer les compréhensions du monde, dans le but de contribuer à la dignité humaine et à la justice sociale, à l'égalité mondiale et au bien-être planétaire »³.

En résumé, un musée moderne répond au moins aux critères suivants :

- 1) Être ouvert au public.
- 2) Collectionner, conserver et exposer des objets historiques et artistiques.
- 3) Les objets sont d'origines et de dates diverses.
- 4) Les objets sont étudiés d'une façon scientifique.

Deuxièmement, les perceptions et représentations que nourrissaient les habitants du Proche-Orient ancien vis-à-vis des textes, des images, des objets et de leurs expositions, etc. étaient, à tout le moins, très différentes des nôtres. Les Anciens croyaient que texte et image possédaient en eux-mêmes un pouvoir durable, traversant le temps. Ils conféraient un pouvoir à celui qui les détenait et ils représentaient aussi une autorité d'origine divine. Par conséquent, lorsqu'on enlevait à une ville ses stèles, ses symboles, ses images originelles, cela entraînait une perte de protection divine. Dans cette perspective, le transport des objets précieux d'une ville à une autre représentait un transfert de pouvoir civil et divin⁴.

² Source : <http://uis.unesco.org/fr/glossary-term/musee>.

³ Source : <https://icom.museum/fr/activites/normes-et-lignes-directrices/definition-du-musee/>.

⁴ Prudence O. HARPER, *Mesopotamian Monuments Found at Susa*, dans Prudence O. HARPER, Joan ARUZ & Françoise TALLON, *The Royal City of Susa. Ancient Near Eastern Treasures in the Louvre*, New York, 1992, pp. 161-162.

Tenant compte de ces définitions et critères, cette section va étudier la question si les endroits de l'ancienne Mésopotamie ci-dessous sont vraiment des musées.

2.1. *Nērebtum (Iščali)*⁵

Cette ville, située à l'embouchure du Diyala, à l'est de Bagdad, héberge un temple paléo-babylonien (1^{ère} moitié du 2^e millénaire av. J.-C.) dédié à la déesse locale Ištar-Kitītum. Dans ce temple, les archéologues ont exhumé plusieurs objets, comme des reliefs, des sceaux et des vases, d'origines et de dates variées. Les objets datent du 4^e au 2^e millénaire, temps où le temple fut construit. Leur origine est aussi très diverse : Mésopotamie, Susiane, golfe Persique. Ces deux aspects et le fait que ces objets ont tous été trouvés dans une seule chambre, la « maison » de la déesse (chambre 4-Q.30), derrière la cella, ont mené à l'hypothèse que cette chambre fut en réalité un musée. Si cela est vrai, la « maison » de la déesse pourrait être appelée « le plus ancien musée du monde ».

Il y a quand même quelques objections critiques à opposer à cette idée. D'abord, plusieurs questions restent sans réponse :

1°) Il est, par exemple, difficile de dire si les objets étaient des objets emportés par les Mésopotamiens ou s'ils étaient plutôt des objets votifs dédiés par des étrangers (p. ex. des Susiens) à Ištar-Kitītum. Dans le premier cas, on pourrait effectivement parler d'une envie de collectionner qui existait chez les autorités civiles et/ou religieuses de la ville d'Iščali. On irait donc dans la direction d'un musée. Dans le deuxième cas, ce sont des étrangers qui offraient ces objets à la déesse locale. Ceci contredirait plutôt l'hypothèse d'un musée, en raison de l'absence d'une réelle volonté de collectionner des objets anciens et exotiques pour les exposer dans le temple.

2°) Une autre objection à l'hypothèse tendant à considérer cette « chambre » comme un musée tient à la notion même d'« exposition ». Comme les temples mésopotamiens n'étaient pas accessibles à n'importe qui – surtout la cella et ses environs, qui étaient réservés aux prêtres mêmes –, les objets discutés ici n'étaient pas visibles pour tout le monde. Cela va à l'encontre d'un des aspects les plus importants d'un musée : la collection exposée doit être accessible à tous.

⁵ Cf. Ursula SEIDL, compte-rendu de Harold D. HILL, Thorkild JACOBSEN & Pinhas DELOUGAZ, *Old Babylonian Public Buildings in the Diyala Region, Part I: Excavations at Ishchali, Part II: Khafajah Mounds B, C and D* (OIP 98), Chicago, 1990, dans *Zeitschrift für Assyriologie und vorderasiatische Archäologie*, 81 (1991), pp. 315-316. Aussi Peter CALMEYER, *Museum*, dans *Reallexikon der Assyriologie und vorderasiatischen Archäologie*, 8, 1993-1997, pp. 453-455 et Fig. 1.

3°) Troisièmement, aucune trace ne prouve que les autorités du temple menaient ou stimulaient des recherches scientifiques ou historiques sur la collection du sanctuaire.

En conclusion, la « collection » d'objets en question n'était peut-être qu'une trésorerie du temple.

2.2. Suse

Suse était l'ancienne capitale de la région de Susiane, à l'est de la Mésopotamie. De par cette situation géographique, elle a connu un très grand degré d'interaction avec les voisins mésopotamiens. Notamment, les rois susiens médio-élamites, surtout Šutruk-Nahunte (env. 1190-1155 av. J.-C.) et son fils Kutir-Nahhunte I^{er} (env. 1155-1150 av. J.-C.), se sont emparés de beaucoup d'œuvres d'art mésopotamiennes comme butin pendant leurs campagnes militaires contre le royaume cassite en Babylonie⁶. Le « musée » susien ainsi constitué daterait donc d'environ 1150-1140 av. J.-C. Les objets les plus connus sont une sculpture du roi akkadien Maništušu (env. 2226-2212 av. J.-C. ; cf. RIME 2 E2.1.3.2001), la Stèle de Victoire de Naram-Sin (env. 2211-2175 av. J.-C. ; cf. RIME 2 E2.1.4.30), la stèle contenant le Code de loi de Hammurabi de Babylone (env. 1792-1750 av. J.-C.), et au moins 53 kudurrus des rois cassites, dont 25 inscrits⁷.

Même si les circonstances de la découverte de ces objets sont peu claires, on peut supposer qu'ils ont tous été trouvés dans un même espace restreint, au sud du temple d'Inšušinak⁸. Toutefois, ces circonstances si mal connues nous empêchent d'appréhender réellement la manière dont ils étaient accessibles et exposés, ce qui est un critère essentiel pour parler de « musée ».

Quelques objets sont pourvus d'une inscription secondaire de Šutruk-Nahhunte I^{er}, racontant que le roi élamite les a amenés de Mésopotamie à Suse. Les pièces identifiées de la sorte sont une sculpture de Maništušu (EKI 24), la Stèle de Victoire (EKI 22) et un kudurru de Meli-Šipak (EKI 23). Ces inscriptions pourraient être considérées comme des cartels, semblables à ceux qu'on trouve encore de nos jours dans les musées. D'un autre côté, elles peuvent aussi

⁶ Florence MALBRAN-LABAT, *Les inscriptions royales de Suse : Briques de l'époque paléo-élamite à l'Empire néo-élamite*, Paris, p. 169.

⁷ Cf. Susanne PAULUS, *Die babylonischen kudurru-Inschriften von der kassitischen bis zur frühneubabylonischen Zeit. Untersucht unter besonderer Berücksichtigung gesellschafts- und rechtshistorischer Fragestellungen* (AOAT, 51), Münster, 2014, p. 21.

⁸ Jacques de MORGAN, Gustave JÉQUIER & Georges LAMPRE, *Recherches archéologiques. Première série : Fouilles à Suse en 1897-1898 et 1898-1899* (MDP 1), Paris, p. 104 fig. 167 ; Prudence O. HARPER, *op. cit.*, p. 161 ; Peter CALMEYER, *op. cit.*, p. 453 ; Susanne PAULUS, *op. cit.*, p. 22 et n.139.

être des marques de propriété indiquant que le roi élamite s'était approprié ces objets. Si les inscriptions ont vraiment fonctionné comme des cartels, elles seraient un argument en faveur de l'idée que la ville de Suse hébergeait un sorte de musée.

Il est aussi intéressant de souligner que Šutruk-Nahhunte n'a nullement eu l'intention d'endommager les objets qu'il avait pris. Le fait qu'il a ajouté ses inscriptions sur le monument sans toucher au texte akkadien original montre qu'il voulait garder ce texte aussi⁹ ou qu'il avait peur d'une sanction divine s'il effaçait ce texte akkadien. Une inscription (EKI 22) pourrait indiquer que le roi élamite voulait protéger la stèle, mais cela dépend de la lecture du texte : *ku-tú-hi* « je protégeais » ou *ku-ut-hi* « j'ai porté ».

En définitive, il reste très difficile de parler d'un musée à Suse, même s'il y a quelques critères *ad hoc* qui semblent être présents dans ce dossier. Toutefois, on peut aussi penser à une salle royale de trophées.

2.3. *Surkh Dum-i Lur*

Dans ce site, à 10 km au sud-est de la ville actuelle de Kouhdacht dans la province de Lorestan (Iran), un petit sanctuaire, dédié à Ningal, a été découvert. Dans deux niveaux (2C et 2B) du 8^e et 7^e siècle av. J.-C., les archéologues ont découvert que la plupart des objets qui y ont été trouvés étaient plus anciens que les niveaux eux-mêmes. Ceci pourrait aussi trahir une envie délibérée de collectionner des objets anciens¹⁰.

2.4. *Babylone*

À Babylone, la partie orientale du Hauptburg de Nabuchodonosor II (605-562 av. J.-C.) a de temps à temps été qualifié de « musée » (ou « Schlossmuseum »). Le premier à l'avoir fait fut l'archéologue allemand Eckhart Unger¹¹, dont les opinions furent résolument adoptées par certains de ses collègues¹². Il s'agirait d'une collection d'objets datant du 3^e au 1^{er} millénaire av. J.-C. et provenant de plusieurs endroits. Quelques exemples d'objets appartenant à cette collection : une statue de Puzur-Ištar de Mari (env. 2150 av. J.-C. ; RIME 3.2 E3/2.4.5.1), une inscription (de Ninive) d'Adad-Nirari II, roi néo-assyrien

⁹ Prudence O. HARPER, *op. cit.*, p. 161.

¹⁰ Erich F. SCHMIDT, Maurits N. VAN LOON & Hans H. CURVERS, *The Holmes Expedition to Luristan* (OIP, 108), Chicago, 1989, p. 50; Peter CALMEYER, *op. cit.*, p. 455.

¹¹ Eckhart UNGER, *Assyrische und babylonische Kunst* (Jedermanns Bücherei. Bildende Kunst), Breslau, 1927, pp. 65-67 ; Eckhart UNGER, *Babylon: die heilige Stadt nach der Beschreibung der Babylonier*, Berlin, 1931, pp. 224-228.

¹² Par exemple Ursula MOORTGAT-CORRENS, *La Mesopotamia* (Le civiltà antiche e primitive, 1), Torino, 1989, p. 274.

(912-891 av. J.-C. ; RIMA 2 A.0.99.7), une stèle de Šamaš-reša-ušur, gouverneur de Suḫu et de Mari (RIMB 2 S.0.1001.1 ; env. 774-760 av. J.-C.)¹³ et une stèle montrant le dieu de l'Orage anatolien (1^{ère} moitié du 1^{er} millénaire av. J.-C.) avec une inscription de Lapariziti d'Alep (10^e-début 9^e siècle av. J.-C.)¹⁴. La présence d'un cylindre de Nabonide (556-539 av. J.-C.) est pour le moins remarquable et suggère que Nabonide aurait maintenu l'existence de ce « musée » de Babylone.

Toutefois, Evelyn Klengel-Brandt a clairement montré qu'un musée n'a jamais existé dans le palais royal néo-babylonien de Babylone¹⁵. Les objets les plus importants, sur la présence desquels fut fondée l'idée d'un musée, ont en effet été découverts hors du palais royal et étaient déjà en place avant la période néo-babylonienne. En plus, certains objets n'étaient plus visibles à l'époque de Nabuchodonosor II¹⁶, ce qui empêche d'imaginer qu'ils aient pu être présentés au public. La savante allemande conclut donc :

« Es ist nicht zu beweisen, weder durch Fundorte, noch durch zeitgenössische Inschriften, daß es in der Hauptburg Nebukadnezars eine Sammlung von Skulpturen, Reliefs und anderen Kunstwerken gegeben hat, die dort bewußt zusammengetragen und ausgestellt worden sind »¹⁷.

Plutôt s'agit-il donc d'une trésorerie de butin/trophées et non d'un musée. Cette hypothèse est renforcée par la présence dans le même endroit d'une copie du relief de Darius I^{er} à Bisitun¹⁸, un vrai *tropaion*, parce que c'est à Babylone que Darius avait maté plusieurs révoltes contre sa royauté. Notez que Robert Koldewey, l'archéologue allemand qui a fouillé le site de Babylone, parlait déjà d'« Ausschmückung des Palastes mit künstlerischen Schätze » et de « Kriegstrophäen »¹⁹. En tout cas, Koldewey pensait qu'il s'agissait d'une col-

¹³ Cf. K. LÄMMERHIRT, *Šamaš-rēša-ušur*, dans *Reallexikon der Assyriologie und vorderasiatischen Archäologie*, 11, 2006-2008, p. 618.

¹⁴ BABYLON 1. Cf. John D. HAWKINS, *Corpus of Hieroglyphic Luwian Inscriptions*, Berlin, 2000, pp. 391-394 and figs. 209-210.

¹⁵ Evelyn KLENGEL-BRANDT, *Gab es ein Museum in der Hauptburg Nebukadnezars II. in Babylon?*, dans *Forschungen und Berichte*, 28 (1990), pp. 41-46.

¹⁶ Contre Massimiliano FRANCI, *Towards the Museum : Perceiving the Art of "Others" in the Ancient Near East*, dans Maia W. GAHTAN & Donatella PEGAZZANO (éd.), *Museum Archetypes and Collecting in the Ancient World* (Monumenta Graeca et Romana, 21), Leiden, 2015, p. 22.

¹⁷ Evelyn KLENGEL-BRANDT, *op. cit.*, p. 45.

¹⁸ Ursula SEIDL, *Ein Relief Dareios' I. in Babylon*, dans *AMI* 9 (1976), pp. 125-130 ; EAD., *Eine Triumphstele Darius' I. aus Babylon*, dans Johannes Renger (éd.), *Babylon : Focus mesopotamischer Geschichte, Wiege Früher Gelehrsamkeit, Mythos in Der Moderne* (CDOG, 2), 1999, pp. 297-306.

¹⁹ R. KOLDEWEY, *Das Wieder Erstehende Babylon. Die bisherigen Ereignisse der deutschen Ausgrabungen Babylon*, 4^e éd., Leipzig, 1925, pp. 158-164 ; ID., *Die Königsburgen von Babylon, 2. Teil. Die Hauptburg und der Sommerpalast Nebukadnezars im Hügel Babil* (WVDOG, 55), Leipzig, 1932, pp. 19-24.

lection de trophées qui avait été fondée par Nabuchodonosor II pour impressionner les gens, comme il le dit quelquefois dans ses inscriptions :

- 1) *Ekallu bīt tabrāti nišīm*, « Un palais, une maison d'étonnement du peuple » (VAB 4 114 ii 2, 136 vii 36).
- 2) *Bīta šātim ana tabrāti ušēpišma ana dagālum kiššat nišī lulē ušmallīša*, « J'ai construit cette maison pour l'étonnement, je l'ai rempli de splendeur pour l'observation de la totalité des gens » (VAB 4 118 ii 52-53).
- 3) *Qurdu tašriḫti niširti šarrūti unakkimu libbuššu*, « Dedans, j'ai empilé une énorme abondance des trésors royaux » (VAB 4 116 ii 21, 136 viii 16-18).

Toutefois, il faut nuancer la portée de ces déclarations du roi babylonien. Il s'agit plutôt d'un motif littéraire, aussi utilisé pour des temples (VAB 4 128 63-64 ; Ezida à Borsippa), des portes (VAB 4 132 vi 19-21, 192-194:13-14) et des bateaux de procession (VAB 4 156:29-30, 160:40). En plus, les rois néo-assyriens et le successeur de Nabuchodonosor, Nabonide, faisaient aussi usage de ce motif :

- 1) Sennachérib (704-681 av. J.-C.) : RINAP 3 17 vii 50, 22 vi 38, 34:86, 39:73-74, 41:10''-11'', 44:71, 46:153.
- 2) Esarhaddon (680-669 av. J.-C.) : RINAP 4 77:55, 79:11', 93:30, 98 rev. 52, 104 v 8-9.
- 3) Nabonide : Schaudig 2001 2.10a ii 2.

En outre, il s'agit d'une description générale, qui ne se réfère pas à des objets ou des pièces d'art spécifiques. On ne peut donc pas parler d'une collection établie par Nabuchodonosor et accessible aux Babyloniens. Klengel-Brandt ajoute :

« Das widerspricht vollkommen den damaligen Anschauungen, dem persönlichen und magisch-religiös motivierten Sicherheits- und Reinheitsbedürfnis des Herrschers und der rechtlichen Stellung der Bevölkerung »²⁰.

2.5. Sippar

Le dernier « musée » qu'il nous reste à examiner a été présumé dans le temple Ebabbar à Sippar (au nord de Babylone). Dans ce temple, Hormuzd Rassam a découvert plusieurs objets, dont quelques-uns non-sipparéens, pendant la campagne de 1881-1882. Ils datent de la période protodynastique jusqu'au 9^e

²⁰ Evelyn KLENGEL-BRANDT, *op.cit.*, p. 45. Cf. Aussi Massimiliano FRANCI, *op.cit.*, p. 22.

siècle av. J.-C. Un bel exemple est une statue²¹ d'Ikūn-Šamaš, roi de Mari (env. 2500 av. J.-C.), mais il y a également d'autres statues en pierre, des vases de pierre, des vases parthes émaillés, des objets en bronze, cuivre, fer, argile et verre²². Plusieurs objets sont inscrits.

Malheureusement, les fouilles sont mal documentées, comme celles de Suse, ce qui rend inévitablement une analyse assez difficile. Peut-être est-ce un musée ou une trésorerie du temple²³.

Dans ce contexte, il est intéressant de mentionner que sur le verso d'un acte de vente présargonique (BM 91068) se trouve un colophon néo-babylonien, indiquant que la tablette est la propriété du temple (voir fig. 1).

(1) NĠG.GA 4Utu šá [] (2) šum-šú liḫ-liq [].

« Propriété de Šamaš []. Que son nom soit détruit [] »²⁴.



Fig. 1. Acte de vente présargonique avec colophon néo-babylonien (BM 91068). © The Trustees of the British Museum).

²¹ BM 90828. Cf. Christopher B.F. WALKER & Dominique COLLON, *Hormuzd Rassam's Excavations for the British Museum at Sippar in 1881-1882*, dans Léon DE MEYER (éd.), *Tell ed-Dēr III* (Publicaties van het Belgisch comité voor historisch, epigrafisch en archeologisch onderzoek in Mesopotamië, 4 / Publications du Comité belge de recherches historiques, épigraphiques et archéologiques en Mésopotamie, 4), Leuven, 1980, p. 96 et fig. 25.

²² Cf. *ibid.*, pp. 96-110 et fig. 26-29.

²³ *Ibid.*, pp. 111-112.

²⁴ *Ibid.*, p. 103.

Même si ce colophon est fascinant, il ne peut pas être utilisé comme argument en faveur de l'existence d'un musée à Sippar. Il ne s'agit pas du tout d'un cartel identifiant le texte qu'il accompagne. En plus, un acte de vente ne fait normalement pas partie d'une collection muséale. Pourtant, le fait que tous ces objets de dates différentes et d'origines variées se trouvaient dans un seul endroit confirme que l'envie de collectionner était bien présente.

3. Le plus ancien musée du monde ?

Le dernier cas à être étudié ici est celui du musée d'Ur. Aujourd'hui, l'idée qu'En-nigaldi-Nanna, la fille du roi néo-babylonien Nabonide (556-539 av. J.-C.), aurait créé le plus ancien musée du monde à Ur (Mésopotamie méridionale) est bien acceptée par le grand public. Plusieurs sites web supportent l'hypothèse, ainsi que quelques auteurs²⁵. Relevons ces exemples de sites web²⁶ :

- <http://theconversation.com/hidden-women-of-history-ennigaldi-nanna-curator-of-the-worlds-.first-museum-116431>
- <https://museums.eu/highlight/details/105317/the-worlds-oldest-museums>
- <https://io9.gizmodo.com/the-story-behind-the-worlds-oldest-museum-built-by-a-b-5805358>
- <https://www.thevintagenews.com/2018/07/11/oldest-museum/>
- http://french.china.org.cn/travel/txt/2019-05/18/content_74798383.htm
- https://es.wikipedia.org/wiki/Museo_de_Ennigaldi-Nanna
- https://it.wikipedia.org/wiki/Museo_di_Ennigaldi-Nanna

En-nigaldi-Nanna, dont le nom akkadien était Bel-Šalti-Nanna, la fille de Nabonide, avait fait une belle carrière. Dès 547 av. J.-C. elle occupait le poste de grande prêtresse (*entu*) de Sin, le dieu tutélaire de la ville d'Ur. En plus, elle était aussi la directrice de l'école située dans le temple Edublamah. Comme une sorte d'avantage extra-légal, elle s'était aussi vue gratifiée d'une vaste résidence, le plus grand bâtiment autonome de la ville (c. 5743 m²), grâce à une libéralité de son père, un acte mentionné dans une inscription royale :

« À côté de l'Egipar, j'ai construit la maison de Bel-Šalti-Nanna, ma fille, la prêtresse de Sin ... Je l'ai emmenée à l'Egipar » (Nabonide 2.7 ii 7-9; Schaudig 2001, 373-377). »

Le « musée d'En-nigaldi-Nanna », comme il est parfois appelé, se situait dans le temple Edublamah, plus précisément dans les chambres ES 2-7 et 9²⁷.

²⁵ Sh. TISHMAN, *Slow Looking: The Art and Practice of Learning Through Observation*, New York, 2018, qui l'appelle un « proto-museum » ; M. NEPO, *More Together Than Alone: Discovering the Power and Spirit of Community in Our Lives and in the World*, New York, 2019, p. 113.

²⁶ Notre princesse est donc bien connue aujourd'hui et a même donné son nom à une marque de sacs à main de luxe, cf. <https://ennigaldi.com/>.

²⁷ Leonard WOOLLEY, *Excavations at Ur, 1924-1925*, dans *The Antiquaries Journal* 5 (1925), p. 383 ; Id., *The Neo-Babylonian and Persian Periods* (Ur Excavations, 9), London, 1962, pp. 16-17 et 42.

Probablement la chambre 8 faisait-elle aussi partie du musée, mais cela reste difficile à confirmer. L'Edublamah, une partie du *giparu* d'Ur, était un sanctuaire ancien reconstruit par Sin-balassu-iqbi (7^e siècle), Nabuchodonosor II (605-562) et Nabonide (556-539)²⁸.

L'archéologue qui a découvert le musée, l'anglais Leonard Woolley, fut assez étonné par cette découverte, comme il le décrit lui-même :

« What were we to think? Here were half a dozen diverse objects found lying on an unbroken brick pavement of the sixth century BC, yet the newest of them was seven hundred years older than the pavement and the earliest perhaps sixteen hundred²⁹ ».

En fait, plusieurs objets, datant de diverses époques, étaient rangés dans ces chambres³⁰.

- ES 2
 - Fragment d'une statue de la déesse Ninsuna d'Ur (U. 2770) dédiée par le roi Šulgi, ce qui est démontré par une inscription de ce roi sur la statue (RIME 3/2.1.2.57).
- ES 3
 - Kudurru kassite (datation imprécise) en diorite noir³¹.
 - Tête de massue votive.
 - Figurine d'un chien (cuivre).
 - Tablettes d'école (forme de lentille).
- ES 4
 - Plusieurs figurines (chiens, homme barbu)
 - Soucoupe de type 37 et gobelet de type 76, tous les deux datés de l'époque néo-babylonienne.
 - Plusieurs tablettes inscrites de la période d'Ur III.
 - Deux briques de Kudur-Mabuk (19^e siècle).
- ES 5
 - Peut-être un cartel (cf. infra).
- ES 6
 - Tablettes documentaires datant de la période d'Ur III.
- ES 7
 - Deux cônes de fondation de Warad-Sin, roi de Larsa (1834-1823 ; RIME 4 E4.2.13.6).
- ES 8
 - Objets de cuivre, entre autres un serpent.
- ES 9
 - Bas-relief de l'époque d'Ur III, trouvé à l'entrée de la chambre³². Dans le centre on voit le dieu Ea (eau, poisson, casque à cornes). À gauche d'Ea se trouve une divinité mineure, tandis qu'un roi est représenté à droite.

²⁸ Leonard WOOLLEY, *op. cit.*, 1962, pp. 14-16.

²⁹ Leonard WOOLLEY, *Ur of the Chaldees*, London, 1935, pp. 202-203.

³⁰ Cyrill J. GADD, *History and Monuments of Ur*, London, 1929, p. 239; Leonard WOOLLEY, *op. cit.*, 1962, pp. 16-17.

³¹ Susanne PAULUS, *op. cit.* (supra, note 7), pp. 798-802 (U19).

³² Leonard WOOLLEY, *op. cit.*, 1925, p. 382.

Un objet extraordinaire est un cylindre trouvé dans la chambre ES 2³³ ou ES 5³⁴, probablement modèle d'un autel ou d'un dais³⁵. Le cylindre est pourvu de trois inscriptions (voir fig. 2) :

1. Une copie néo-babylonienne d'une inscription d'Amar-Suen (2046-2038 av. J.-C.; RIME 3/2 E3/2.1.3.11) en 3 colonnes en écriture archaïque. Il s'agit d'une consécration de deux statues, une à Nanna et une à Ningal.

2. Une inscription de Sin-balassu-iqbi (RIMB 2 B.6.32.2016; 1 colonne), gouverneur d'Ur (env. 660 av. J.-C.), en écriture contemporaine:

Traduction : « Copie d'une brique cuite, du débris d'Ur, le travail d'Amar-Suen, que Sin-balassu-iqbi a découverte pendant la recherche du plan de l'Ekišnugal. Nabu-šum-iddin, fils d'Iddin-Papsukkal, le prêtre-lamentateur du dieu Sin, l'a vue et l'a écrite pour observer ».

Il est à remarquer que la copie de Nabu-šum-iddin contient plusieurs erreurs³⁶. Cela peut impliquer deux choses : ou Nabu-šum-iddin a mal travaillé ou il avait à sa disposition une mauvaise copie.

3 Une inscription sur la face supérieure de l'objet, en écriture archaïque, qui ne fait pas partie de l'inscription d'Amar-Suen. Les traces sont trop faibles pour une traduction. En tout cas, la première ligne mentionne « (Du) sanctuaire d'Enlil ». Il peut ici s'agir d'un sorte de cartel muséal, indiquent le caractère et la date de l'objet. On peut aussi déduire que Sin-balassu-iqbi avait gardé l'objet après l'avoir découvert.

Il est probable que la collection présentée ci-dessus a été découverte par Nabonide et/ou sa fille En-nigaldi-Nanna pendant la reconstruction du Giparu (auquel appartient l'Edublamah). Nous ignorons malheureusement qui a arrangé et mis ces objets dans cette chambre : Nabonide ou sa fille En-nigaldi-Nanna, ou les deux ensemble.

La raison pour laquelle Nabonide et/ou sa fille a/ont constitué le « musée » est assez claire. Nabonide était certainement un roi qui s'intéressait fortement au passé³⁷ :

³³ Leonard WOOLLEY, *ibid.*, p. 383.

³⁴ Leonard WOOLLEY, *op. cit.*, 1962, p. 17.

³⁵ Grant FRAME, *Rulers of Babylonia. From the Second Dynasty of Isin to the End of Assyrian Domination (1157-612 BC)* (RIMB, 2), Toronto, 1995, p. 246.

³⁶ Cyrill J. GADD, *op. cit.*, p. 224 ; Grant FRAME, *op. cit.*, p. 246.

³⁷ Godefroy GOOSSENS, *Les recherches historiques à l'époque néo-babylonienne*, dans *RA* 42 (1948), pp. 149-159 ; Leonard WOOLLEY, *op. cit.*, 1962, p. 17 ; Paul-Alain BEAULIEU, *The Reign of Nabonidus, King of Babylon 556-539 B.C.* (YNER, 10), New Haven, 1989, pp. 138-143. Cf. en particulier Hanspeter SCHAUDIG, *Nabonid, der „Archäologe auf dem Königsthron“*, dans Gebhard J. SELZ (éd.), *Festschrift für Burkhard Kienast zu seinem 70. Geburtstag dargebracht von Freunden, Schülern und Kollegen* (AOAT, 274), Münster, 2003, pp. 447-497, plus précisément pour le *giparu* d'Ur, pp. 482-488.



Fig. 2. Cartel du “musée” d’Ur (BM 119014).
© The Trustees of the British Museum).

– Il avait une presque obsession de reconstruire les temples selon leurs plans anciens.

– Il est parfois appelé le premier archéologue du monde :

Il fouille des temples et cherche des objets anciens.

Deux inscriptions de ce roi mentionnant cet aspect viennent d’Ur :

1. « Je voyais une ancienne stèle de Nabu-kudurri-ušur, le fils de Ninurta-nadin-šumi³⁸, un ancien roi du passé, qui avait fait la statue de la grande prêtresse, qui avait inscrit sa tenue, ses vêtements et ses bijoux et qui avait apporté la stèle vers l’Egipar. J’ai regardé les anciennes tablettes d’argile et de bois et j’ai agi comme jadis. J’ai de nouveau érigé la stèle sur sa base (...), je l’ai inscrite et je l’ai érigée devant Sin et Ningal, mes seigneurs » (Nabonide 2.7 i 29-38³⁹).

³⁸ C.-à.-d. Nabuchodonosor I (1125-1104 av. J.-C.). Cf. Hanspeter SCHAUDIG, *op. cit.*, pp. 485-486.

³⁹ Hanspeter SCHAUDIG, *Die Inschriften Nabonids von Babylonien und Kyros’ des Großen samt den in ihrem Umfeld entstandenen Tendenzschriften* (AOAT, 256), Münster, 2001, pp. 373-377.

2. « À l'intérieur, j'ai vu des inscriptions de tous les rois du passé et j'ai vu une ancienne inscription d'En-ane-du, une grande prêtresse à Ur, la fille de Kudur-Mabuk, la sœur de Rim-Sin, le roi d'Ur, qui avait rénové et restauré l'Egipar et qui, à côté de l'Egipar, avait entouré d'un mur le lieu de repos des anciennes grandes prêtresses, et j'ai reconstruit l'Egipar exactement comme avant » (Nabonide 2.7 i 44 – ii 5⁴⁰).

En Mésopotamie, on croyait que l'antiquité transmettait de l'autorité et de la légitimité⁴¹, et cela était très important pour Nabonide, qui ne jouissait pas d'une légitimité royale basée sur sa lignée, n'étant pas un membre de la famille royale néo-babylonienne.

Ce qu'on appelle généralement le « musée d'En-nigaldi-Nanna » présente certes des spécificités indéniables. Cinq raisons solides justifient qu'on identifie cet endroit à un musée ou à une collection royale :

- 1) Objets de diverses origines et de diverses périodes (Ur III, paléo-babylonien, kassite).
- 2) L'intérêt de Nabonide et En-nigaldi-Nanna pour le passé.
- 3) Les objets furent rangés d'une façon structurée.
- 4) Il ne s'agit pas de bas de butin de guerre.
- 5) La présence du cartel muséal.

Toutefois, on pourrait aussi émettre quelques réserves critiques à l'endroit de cette identification à un musée. D'abord la chronologie. Le cartel ne date pas du règne de Nabonide, mais de la première moitié du 7^e siècle. On peut logiquement en déduire que le gouverneur Sin-balassu-iqbi avait déjà un intérêt pour le passé et ses objets. Est-ce que cela implique que le « musée » était déjà en construction au 7^e siècle ? Ou est-ce que plutôt le simple fait d'un intérêt personnel de Sin-balassu-iqbi ? Deuxièmement, on n'a qu'un seul cartel. En toute probabilité, le « musée d'En-nigaldi-Nanna » n'était pas accessible au public, sinon, on aurait dû trouver plus de cartels. Peut-être vaut-il mieux parler d'un « proto-musée », une collection royale qui fut utilisée à des fins d'enseignement dans l'école de la fille de Nabonide.

4. Conclusion

Cet article s'est concentré sur plusieurs sites/bâtiments anciens qui, à un moment donné dans l'histoire de la recherche scientifique sur le Proche-Orient ancien, ont été appelés « musée ». Les savants ont ainsi essayé de déterminer quel était le plus ancien musée du monde. Aujourd'hui, l'opinion générale est que le bâtiment qui peut être doté de ce titre est le « musée » d'En-nigaldi-

⁴⁰ *Ibid.*, pp. 373-377 ; SCHAUDIG, *Nabonid, der „Archäologe...“, art. cit.*, pp. 482-485.

⁴¹ Michael. ROAF, *Nabonid. B. Archäologisch*, dans *Reallexikon der Assyriologie und vorderasiatischen Archäologie*, 9, 1998-2001, p. 12.

Nanna, fille du roi néo-babylonien Nabonide, à Ur. Cette hypothèse est bien répandue dans la littérature de vulgarisation et dans des sites web.

Un autre bâtiment généralement appelé « musée » (ou « Schlossmuseum ») est le Hauptburg du palais néo-babylonien à Babylone, capitale de l'empire néo-babylonien. Les deux endroits ont en commun qu'ils contiennent toute une série d'objets qui sont datés de plusieurs époques et qui ne sont pas tous originaires de la ville où ces bâtiments se trouvent (Ur et Babylone).

Le plus grand problème qui se pose si l'on veut valider toutes ces idées tient à la définition même d'un musée, question discutée au début de cette contribution. Si on compare les sites/bâtiments étudiés ici avec la définition moderne d'un musée, aucun parmi eux ne peut être appelé « musée ». Il s'agit plutôt d'une collection royale ou d'une collection de trophées, non accessible au public (p.ex. Iščali) ou non issue d'une initiative visant spécifiquement à la constitution d'une collection (p.ex. le Hauptburg de Babylone).

Il faut tout de même noter que dans certains sites/bâtiments, quelques critères sont présents qui permettraient de parler d'un musée. Ce qui est le plus fréquemment attesté, c'est l'envie de collectionner : Iščali, Suse, Surkh Dum-i Lur, Sippar et Ur. De possibles cartels identifiant des objets sont attestés à Suse et à Ur, sans être une pratique généralisée dans ces deux sites. La présence d'une école dans le « musée » d'Ur est également intéressante à mentionner.

In fine, l'existence d'un vrai musée dans le Proche-Orient ancien est malaisée à confirmer, mais nous disposons certainement de quelques collections. La raison pour laquelle ces collections furent constituées n'est pas toujours connue. On peut penser tantôt à une salle de trophées accessible au public, tantôt à une collection royale. À Ur, les objets inscrits étaient probablement utilisés pour l'enseignement des scribes locaux. En bref, on peut plutôt parler de « proto-musées » dans le Proche-Orient ancien. Mais, à notre avis, il n'est pas tenable d'identifier la structure trouvée à Ur au « plus ancien musée du monde ».

Abstract

This article studies the various sites and buildings that were once called “museum” by Assyriologists or historians of the Ancient Near East. Following an introduction, the first part discusses five sites/buildings and will tackle the question whether they were real museums or not. The second part goes deeper into what is often called “The oldest museum in the world”, more precisely a complex of various rooms within the temple Edublamah in Ur. Allegedly this museum was founded by En-nigaldi-Nanna, the daughter of the Neo-Babylonian king Nabonidus (556-539 BCE), but doubts still remain on this issue.